

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIÈRES.

PÈRE L'ÉGOÛNE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 8 MARS 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.— "L'Ouvrier" se trouve dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ÉTENDARD."

Nous demandons aux correspondants de L'OUVRIER de bien vouloir adresser leurs lettres au "PÈRE L'ÉGOÛNE," No. 31 rue St. Jacques, Montréal.

LE SUICIDE

"C'est une banqueroute frauduleuse que le suicide," écrivait Proudhon, tout socialiste et révolutionnaire qu'il fût. "C'est un vol au genre humain," avait dit avant lui Rousseau, dont le suicide est très probable, sinon certain. Il est vrai qu'une contradiction de plus ou de moins entre les paroles et les actes, ne pouvait guère embarrasser l'homme qui, après avoir tant écrit sur l'éducation et les devoirs qu'elle entraîne, abandonna lâchement ses fils à la charité publique, représentée par l'hospice des enfants trouvés.

Quoi qu'il en soit, si le suicide est une banqueroute frauduleuse et un vol fait à la société, jamais le nombre des banqueroutiers et des voleurs de la collectivité humaine n'a été plus grand qu'aujourd'hui. J'en faisais la triste constatation hier même, en lisant l'article "Suicide" du dernier volume paru du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, — une œuvre de grande haleine, commencée il y a vingt ans, poursuivie sans relâche depuis lors, et qui demande au moins dix ans pour arriver à son *omega*, c'est-à-dire au Z.

Certes, le suicide est aussi ancien que le monde, comme l'observe M. Legoyt, un des auteurs de l'article remarquable auquel je viens de faire allusion. Dans sa lugubre nomenclature figurent, pour ne citer que les noms les plus fameux des temps anciens, Samson, le roi Saül, Sardanapale, Sésostri — inconsolable d'avoir perdu la vue sur ses vieux jours — Thémistocle, Isocrate, le grand orateur, qui se laissa mourir de faim — à quatre-vingt-dix ans, il est vrai — après la défaite des Athéniens à Chéronée; Démosthène, Zénon, le fondateur du stoïcisme; les généraux carthaginois Amilcar, Amilcen, Annibal, le critique Aristarque, le médecin Erasistrate, le philologue Tratosthènes, Caton d'Utique, Cassius, Junius Brutus, Marc Antoine, Sénèque, condamné à mort par son ancien élève Néron, et Néron lui-même.

Les suicides, à Rome, ne furent jamais plus fréquents que sous Tibère et Domitien. Les condamnations à mort étaient alors aussi nombreuses qu'aux beaux temps de la Convention de 93. Mais, tandis que sous la Convention on confisquait tranquillement les biens des *ci-devant* raccourcis par Samson ou soumis aux pratiques hydrothérapiques par Carrier, sous Tibère, le condamné qui prévenait le glaive du bourreau en se donnant la mort, conservait le droit de tester, quitte à payer ce droit d'un gros legs à César. Cette disposition juridique bizarre explique, en grande partie, qu'il y ait eu alors, tant de suicides. Elle explique aussi ce fait curieux, qu'un chirurgien accompagnait très souvent le centurion porteur de l'arrêt de mort. Le chirurgien sortait son bistouri et vous offrait de vous ouvrir délicatement une artère. On acceptait, et tout était dit. Et le patrimoine allait aux ayants droit.

Chose curieuse, la Convention fut moins douce, à cet égard, que la législation des Tibère et des Domitien.

On sait avec quelle cranerie, avec quel dédain superbe de la mort, les royalistes montaient sur l'échafaud. Quelques-uns seulement, surexcités par ces commotions politiques épouvantables, n'eurent pas le courage ou la patience d'attendre le couperet et se donnèrent la mort dans les prisons de l'Abbaye ou du Luxembourg. Que fit la Convention? Elle décréta, pour éviter le chômage à la guillotine, la confiscation des biens des suicidés. Et c'est ainsi qu'en voulant atteindre les royalistes, elle frappa presque exclusivement des Girondins ou des Conventionnels, tels que Clavière, Valazé, de Brienne, Moure, Bourbotte, Barbaroux, Pétion, Buzot, Lidon, Chambon, Condorcet, Roland, Rebecque, Tellier, et tant d'autres, qui se tuèrent. Les deux Robespierre, Couthon, Lebas et Saint-Just s'étaient manqués.

Depuis ces temps troublés, le suicide progresse d'une façon effrayante et continue, non-seulement en France, mais dans toute l'Europe. Les chiffres, en ces matières, ont une autre éloquence que les mots. Or, les statistiques bien faites des dernières années, accusent une augmentation énorme des morts volontaires.

Pour l'Allemagne entière, on avait compté 4,861 suicides en 1866. On en a compté 8,689 en 1879; soit un accroissement de 79 pour 100.

En Angleterre, après une diminution assez sensible dans la période de 1871-1875, un accroissement très marqué, d'environ 15 pour 100, s'est produit de 1876 à 1880.

En Autriche, l'augmentation, de 1866 à 1877, année du maximum, a été de plus du double (100,9 pour 100.)

En Belgique, en treize ans, de 1866 à 1879, accroissement de 157 pour 100.

En Italie, de 37 pour 100, de 1875 à 1880, soit en cinq années seulement. A continuer de ce pas, l'Italie aurait bien vite dépassé notre malheureux pays, qui est, hélas! de toute l'Europe, celui où la marche du suicide a été la plus rapide.

On a calculé, de 1800 à 1850, 300,050 suicides avaient été accomplis ou tentés en France. Les premières statistiques détaillées remontent à 1827. Les dernières publiées sont de 1880. Or, tandis que la moyenne annuelle des suicides était de 1739, de 1827 à 1840, cette moyenne annuelle est de 6,259, de l'année 1875 à l'année 1880. L'accroissement du nombre des gens qui se sont tués en France dans une période de cinquante-deux ans, a donc été de 260 pour 100! Nul doute que les années sur lesquelles les calculs n'ont pu encore porter (1880, 1881, 1882, 1883) ne soient encore en avance sur les précédentes. Et il est convenu que la civilisation marche, que tout va pour le mieux dans la meilleure des Républiques!

Il est cependant bien certain que le marasme des affaires, la misère croissante des classes ouvrières, les progrès de l'alcoolisme, les incertitudes et les agitations continuelles de la politique, les coups de bourse, les brusques soubresauts de la fortune publique, la diminution énorme des mariages, l'affaiblissement ou la disparition des croyances religieuses; il est bien certain, dis-je, que tous ces facteurs directs ou indirects de suicide ont beaucoup à voir avec un régime qui enlève la confiance aux capitaux, la sécurité aux transactions, la sanction d'une morale divine aux consciences, l'idée de Dieu et

l'espoir d'une autre vie à ceux qui pâtissent et qui souffrent, comme à ceux qui commencent l'existence. Pour ne parler que de l'alcoolisme, ce grand générateur de folies et de suicides, il a, avec le suffrage universel, des affinités incontestables. Pour le nier, il faudrait n'avoir jamais vu fonctionner, en province surtout, ces innombrables officines de politique générale ou locale, qui s'appellent les cabarets.

Cela est si vrai, que les cabaretiers sont presque partout de gros personnages; à tel point que le flac n'ose plus les poursuivre pour contraventions indirectes sur les boissons.

Mais, quel serait donc le vrai remède à ce *tedium vite*, à ce dégoût de l'existence, à ce mal de vivre, qui fait que dans nos sociétés raffinées, énervées, déséquilibrées, l'homme se précipite de plus en plus dans la mort?

Le seul remède efficace, aussi bien pour la folie que pour le suicide, ce serait le retour au sentiment religieux. Je surprendrai bien des gens, sans doute, en écrivant que ce remède a été indiqué, conseillé énergiquement par les physiologistes et les médecins — oui, les médecins — qui ont traité avec le plus de compétence la question du suicide et celle de la folie. On peut se contenter de citer Esquirol, le docteur Cazeauvieilh, le docteur Descuret, le docteur Bourdin, le docteur Debreyne, le docteur Leroy, le docteur Brière de Boismont, l'auteur du livre le plus considérable qui ait été publié sur le suicide, et enfin M. Legoyt, auquel on doit un ouvrage remarquable et tout récent [1880] sur la question.

C'est récemment aussi qu'un aliéniste distingué, le docteur Solaville, médecin en chef de l'asile d'aliénés de Poitiers, écrivait ceci:

"Après y avoir longtemps et bien mûrement réfléchi, je suis arrivé à cette conviction, maintenant inébranlable, que le retour au sentiment religieux est le seul moyen préventif de la folie et du suicide."

Le grand ouvrage de Brière de Boismont, paru en 1865 [*Du suicide et de la folie-suicide*, etc.], porte manifestement l'empreinte d'un esprit très libéral et assez indépendant en matières de croyances. Or, Brière de Boismont, appuyé sur une immense expérience, y dit ceci (je cite de mémoire, mais je suis sûr de sens): "J'ai connu bien des malheureux que le confessionnal ou le cloître ont arraché au suicide. Cela fera, sans doute, sourire bien des gens, mais je dois dire ce que j'ai vu."

Eh! mon Dieu, nous ne sommes pas les seuls à regretter que l'influence du christianisme subisse une éclipse passagère, et qu'on la déclare ennemie du progrès, elle qui, seule, a fait monter l'humanité. Ils sont de Victor Hugo, — du Victor Hugo des anciens jours, le seul qui restera, — ces quatre vers que j'apprends, je crois, il y a vingt ans, et qui me reviennent en souvenir:

Mais, parmi ces progrès dont notre âge se vante,
Dans tout ce vain éclat d'un siècle éblouissant,
Une chose, O Jésus! en secret m'épouvante:
C'est le bruit de tes pas qui va s'affaiblissant.

JEAN QUILLET.

Un bon prêtre de campagne dit à un ivrogne moribond:

— Mon ami, il faut vous réconcilier avec vos ennemis.

— Alors, gémit le pauvre diable, donnez-moi un verre d'eau.